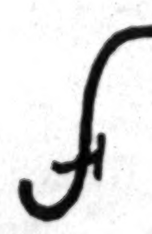
11me Année. — N° 70 Août 1925.

FORTVNIO

LES CAHIERS DU SUD

SOMMAIRE :

CHRONIQUES :



BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 70. — 11me Année. Août 1925.

FORTVNIO

La Morale de notre Enquête

Il ne saurait être question de donner une conclusion au problème vaste et complexe que nous avons posé ici. Il nous semble cependant nécessaire de résumer les réponses que nous avons reçues et d'essayer d'en dégager un sens.

La diversité de ces réponses nous a montré que notre question était ambigüe. Plusieurs de nos correspondants ont compris qu'il s'agissait de disputer à l'artiste ses devoirs de citoyens; d'autres ont épilogué sur la participation de l'artiste aux affaires publiques. Nous aurions pu graduer notre interrogation, car entre l'abstention absolue et l'activité militante, il y a, il est vrai plusieurs positions intermédiaires. Mais nous avons craint d'embrouiller une chose déjà fort complexe. A trop vouloir simplifier le débat, il a perdu en clarté ce qu'il a gagné en concision.

Nous avons tout de même arrêté une sorte de classement.

Sur cinquante-six réponses reçues — dont nous aimons à souligner la haute qualité, — trente cinq se prononcent nettement pour le non désintéressement de l'artiste à la chose publique. Onze, estiment que l'artiste

ne saurait être à la fois artiste et politicien et qu'il doit opter. Trois pensent que dans son contact avec la foule, l'artiste doit songer surtout à alimenter son œuvre Sept enfin sont partisans de la neutralité absolue.

Une autre considération, qui a sa valeur, est celle que je trouve sous la plume de M. Louis Martin-Chauffier, qui permet à l'artiste de s'intéresser aux affaires de l'Etat, mais exceptionnellement , parce que l'Etat est défaillant. On pourrait faire remarquer à ce sujet que l'Etat n'est pas autre chose que l'ensemble des hommes qui le représentent et qu'il ne devrait pas plus y avoir des hommes d'état de métier, que des artistes de métier, ce qui n'empêcherait pas les artistes, de s'occuper des affaires publiques et les hommes d'Etat de faire de l'art.

Tenons-nous en à la majorité des opinions exprimées et que cette phrase de la réponse de M. Edouard Estaunié résume admirablement : « L'artiste fait bon gré, mal gré, partie d'un corps social et participant à ses maladies, est bien obligé d'en surveiller la santé. » C'est la faillite de la tour d'ivoire. Mais c'est la sagesse.

La politique en effet s'impose à l'artiste, non seulement sous la forme de lois qu'il n'a pas faites et qu'il doit subir, d'impôts qu'il lui faut payer sans les avoir décidés; mais elles s'insinue quotidiennement dans sa profession. Journaliste, s'il écrit dans un organe « de gauche », la presse de droite boudera contre ses productions, et inversement; romancier, ses manuscrits seront refusés par un éditeur qui a le droit d'appartenir à un clan politique ou confessionnel, ou même aux deux. Combien de peintres, de sculpteurs, de musiciens doivent avoir recours aux recommandations d'un homme politique pour décrocher la commande, la mission, ou le prix qui les mettra en relief ou leur permettra simplement de vivre? Comment empêcher telle grande revue

de n'insérer et de n'encenser que les écrivains de sa doctrine ? Comment refuser à tel membre de l'Académie Goncourt le droit de voter systématiquement pour ses amis et partisans ? L'Académie Française, elle-même n'a-t-elle pas refusé de couronner les *Rois Aveugles*, parce que l'un des auteurs, M. J. Kessel, signa certaine enquête politique où l'on prédisait la chute d'un parti dont le chef compte parmi les Quarante? Et même si cela n'est qu'un ragot, ce ragot est une preuve que la politique déborde sur la littérature.

Qui ignore d'ailleurs, maintenant, que la politique est un moyen de réussir en art?

On la trouve sous la plupart des succès comme sous presque tous les échecs, de même qu'à la campagne on trouve une bête sous toutes les pierres. Depuis que l'art a perdu sa prestigieuse autonomie, il n'est plus qu'une dépendance de la finance. Au fond de l'une et de l'autre, ainsi que dans le creuset de l'alchimiste, brille la hideuse et séduisante promesse de l'or.

« Protégeons nos amis, ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. » Tel est aujourd'hui le mot d'ordre dans la république des Lettres, et la république des Lettres c'est la république des camarades. Ne nous étonnons donc pas de cette unanimité parmi les meilleurs esprits, à constater que le temps n'est plus du splendide isolement, des dédains somptueux. Les terribles nécessités matérielles ont converti l'homme de cabinet à l'action. On ne va pas encore jusqu'à avouer qu'avant de prendre la mer on mouille son doigt et tourne l'écoute du côté que vient la brise; mais on convient qu'il faut savoir « de quoi il retourne », et ce qu'il en coûte désormais d'être blanc ou rouge.

Et puis l'on s'afflige du ton des assemblées parlementaires. « Une séance de la Chambre est un spec-

tacle honteux », dit Xavier de Magallon. On pense que que si nous comptions beaucoup d'intellectuels au Parlement le niveau de l'esprit s'élèverait, car ce niveau est, il est vrai, assez bas. Mais aussitôt on se demande si la politique y gagnant, l'art n'y perdrait pas. Tandis qu'ils palabreraient au Palais Bourbon les artistes négligeraient leur art. Lamartine député laissa rouiller sa plume de poète. On observe, en revanche, que si les hommes supérieurs allaient siéger, non seulement ils prendraient la place des imbéciles, mais ils seraient mieux à même de défendre les intérêts des artistes, qui sont généralement sacrifiés.

L'artiste, en effet, est dédaigné par le législateur; les petits privilèges de la pensée tombent devant le guichet égalitaire du Fisc; ceux qui exercent une profession libérale, après des années de préparation, sont grevés d'impôts qui dévorent leurs gains. On a compté que si Molière vivait aujourd'hui, il paierait 50 p. 100 de ses droits d'auteur! Davantage d'artistes à la Chambre et au Sénat s'opposeraient peut-être à cette stupide démagogie. Car, en fin de compte, c'est l'artiste et le savant qui, aux yeux du monde font la personnalité et la gloire d'un pays.

Il y a autre chose. Nous sortons d'une tragique épreuve: On voudrait s'assurer contre une rechute. A part quelques irréductibles, qui boudent une société qui les a cruellement déçus, l'artiste se reproche, son « je m'enfichisme » passé; il veut contrôler, désormais la machine sociale; d'aucuns ne dédaigneraient pas de la conduire. Mais il faudrait pour celà affronter le lion populaire, et l'on craint que les nauséeux relents du fauve, ne dégoutent les délicats. Ah! Si l'on pouvait changer les mœurs électorales, y ramener la bonne foi, la civilité, abolir le mastroquet, l'affiche diffamatoire. Mais autant demander à l'homme de changer ses organes.

On objectera du reste que les assemblées d'artistes, elles-mêmes se corrompent. Un récent banquet littéraire a montré des braillards invectivant contre une femme et renversant les tables. Mettons que c'est un cas isolé. Il n'en est pas moins l'indice que le bolchevisme s'est logé dans l'art. Or le bolchevisme est une forme de la politique, c'en est même la plus désagréable.

Je ne suis pas loin de l'avis de Rémy Roure qui écrit: « Nous vivons à une époque plus sombre que le Moyen-Age, et aussi tragique que celle des invasions des Barbares. »

Une autre civilisation sortira-t-elle de ce chaos? On nous le dit. Hélas! nous ne verrons pas cette nouvelle Renaissance. Mais en l'attendant deux devoirs s'offrent à l'élite : aider la lumière et se dégager des ténèbres, militer pour la civilisation en faisant œuvre de citoyen, tels les Italiens du XVI e siècle qui quittaient la plume et le pinceau pour l'épée; ou bien garder à l'abri du cabinet comme jadis les moines dans l'ombre des monastères, le feu sacré de l'Art, les droits incoercibles de l'intelligence, afin de les restituer au monde, quand, la tempête calmée, la vie refleurira.

Notre enquête se prononce résolument pour la première de ces propositions. Soyons-en fiers, et remercions nos amis. C'est déjà une grande chose que l'affirmation d'une telle volonté.

André NÉGIS



Trois Réponses

Les trois réponses qui vont suivre, nous sont parvenues trop tard pour prendre place avec l'enquête dans les Nos précédents. Mais leur intérêt nous semble justifier cette insertion *in extremis*.

REMY ROURE

A première vue, il me semble que rien de ce qui est humain ne doit être étranger à l'artiste. Qu'il doit par suite se préoccuper des questions politiques, sociales, économiques. Que du reste une source d'art nouvelle peut s'ouvrir plus mêlée de vase peut-être, ou tout au moins plus trouble Mais la vie n'est-elle pas ainsi? Et la vie. n'est-ce pas l'idéal d'un artiste digne de ce nom ?

Nous vivons à une époque plus sombre que le moyen age, et aussi tragique que celle de l'invasion des Barbares.

Il faut avoir confiance cependant. Après une période plus ou moins chaotique, une civilisation nouvelle naîtra. Nous en voyons d'ailleurs quelques lignes qui ne sont d'ailleurs pas belles. L'esprit est abaissé, le matérialisme « historique », comme disent les marxistes, triomphe. Mais de cette dureté peuvent surgir tout de même, des rameaux et des fleurs. Le rôle de l'artiste dans cet écroulement d'un monde? Est-il de maintenir l'honneur des antiques civilisations? Doit-il s'abstenir, vivre dans son rêve ou bien prendre sa part de l'immense fièvre qui a saisi le monde? Il est bien difficile de donner une règle, de tracer un chemin.

Il est certain qu'à notre époque, le splendide isolement de l'artiste peut apparaître de l'égoïsme. Le devoir des générations présentes, et sans doute de collaborer de toutes

leurs forces, au relèvement de la civilisation blessée. Mais comment agir? Il y a un tel abaissement des esprits, une telle rapacité dans ce monde nouveau. En vivant dans leur tour d'ivoire, les artistes ne contribuent-ils pas du moins à maintenir les sources claires? Comme les moines de jadis ont permis à la civilisation de durer, tandis que les Barbares détruisaient tout, comme les cloîtrés qui gardent précieusement les trésors de la pureté, les vrais artistes, en restant dans leur monastère, loin des saletés de notre époque, surtout des saletés politiques, ont un rôle bienfaiteur. Il y a des Marthe et des Marie. Les deux sont indispensables. Mais quelle est la meilleure part?

ALFRED LOMBARD

(*Artiste peintre*)

Mon cher ami,

Je vous avoue ne pas bien comprendre le sens de votre question. Vous établissez entre le possible et le devoir une relation qui m'échappe complètement. Il est en effet des cas où, malgré le possible, on ne doit pas; d'autres au contraire, où malgré l'impossible, on doit: ces derniers ont reçu le beau nom de sacrifice.

Qu'est-ce aussi que « prendre une part active aux affaires de l'Etat »?

..Permettez-moi donc de poser autrement la question et d'y répondre :

Un esprit supérieur, quelles que soient les nécessités de son œuvre personnelle, doit-il s'intéresser aux destins de son Pays et, au besoin, agir par tous moyens qu'il jugera dignes et à la hauteur de cet intérêt? Oui.

Bien cordialement à vous,

ALBERT ERLANDE

Un écrivain — romancier ou poète — bien de son temps : chance pour durer, fait, malgré lui, de la politique : la seule efficace. Se mêler à la vie publique est dangereux et souvent niais. Songez à Baudelaire, Courbet, Leconte de l'Isle. L'art et la politique sont deux grands personnages. Ils exigent tous les soins de ceux qui les veulent bien servir. Il y a eu, m'objecterez-vous, Chateaubriand, Hugo, Lamartine... Mais les temps, les intérêts et les hommes sont-ils les mêmes ?

Sympathies.



Lettres à Stéphane

TROISIÈME LETTRE

Hé! vous aussi savez sermonner, mon cher Stéphane, et même toucher les points sensibles. Je m'attendais à ces représailles : n'avais-je pas eu l'audace de vous traiter en petit garçon ? Réjouissez-vous : vos mépris ont porté; vous m'avez empêché de travailler pendant tout un jour.

Ces piétinements que vous me reprochez; cette méfiance systématique (ce sont vos termes) vis-à-vis des formes à venir de la littérature (ici j'arrange un peu, n'aimant pas vos néologismes) ; cette dévotion pour les académies françaises et autres, pour les bourgeois-de-lettres, pour les vieilles filles, pour les vieillards, et d'une façon générale : pour les fossiles, dont vous m'écrasez — je m'attendais trop à ces faciles griefs pour en faire plus de cas que des prospectus que le facteur m'a remis en même temps que votre lettre. J'espère bien qu'à l'occasion vous reviendrez plus spirituellement sur ces points, pour que je puisse vous répondre. Ce qui m'atteint mieux, ce sont vos sarcasmes à l'endroit de ce respect, que vous avez deviné chez moi, (sans grande perspicacité d'ailleurs; je ne m'en cache à personne) des genres littéraires. Si j'estime ridicule de tirer vanité du choix que j'ai fait, je me croirais un peu lâche d'en rougir. C'est là, il me semble, une de ces nécessités d'ordre tout humain devant lesquelles il est plus viril de s'incliner que de s'irriter. Ce péage déposé, on fait son chemin, et voilà. Pourquoi remettre sans cesse en question un problème depuis des siècles résolu — mon Dieu pas si mal — et qui n'exige de chacun de nous qu'un peu d'humilité? C'est taper du pied pour faire du bruit, rien de plus. Voilà ce que vous avez fait, cher

Stéphane, et vous m'avez dérangé car je suis faible. Il n'y a pas longtemps que j'ai choisi et je trouve mon chemin encore bien dur. Toute occasion de tourner la tête et de dévaler la pente parcourue, ah! comme je risque de la saisir ! Ce n'est pas chic de m'avoir tenté.

On dirait que vous avez choisi votre moment. Ces premières chaleurs sont si propices aux menues lâchetés. Les mains, quand elles sont moites, aisément lâchent prise ; les descentes sont douces en été. Il était dix heures quand j'ai reçu votre lettre. J'ai bien dû poser la plume; et comment l'aurais-je reprise? Perfide! Vous ne pouviez avoir de meilleur complice que l'été. Comme je me hâtai de vous donner raison! — Si par dessus le marché (entendez par marché; sueurs, solitude migraines), si par dessus le marché ma tâche est vaine, qu'est-ce que j'attends pour l'interrompre ? m'écriai-je, et je vous bénissais de toutes les forces de ma paresse. Je me donnai toutefois jusqu'au soir pour réfléchir, décidai de passer la journée à lire et à méditer dans une chaise-longue. En pareille occurrence, c'est presque toujours la Princesse de Clèves *que je relis. Je me fis apporter ce livre que vous détestez; n'est-ce pas notre roman le mieux composé ? Eh bien! détestez-le plus encore. Dès l'instant que j'ai tenu sur mes genoux la Princesse, vous avez perdu l'avantage.*

Il faut ici qu'après l'avoir blâmée je réhabilite la paresse. Ne m'accusez pas, je vous prie, de tomber dans ce vice bien moderne qui est l'éloge systématique des défauts, de la paresse par exemple. La crainte de cet écueil m'oblige à nuancer d'un adjectif celle que je veux louer ici : C'est de la paresse estivale que je parle, et qui serait mieux nommée : la flemme. *Il y a, entre elle et la paresse, cette différence : que celle-ci ne provient que de nous, mais celle-là de la nature, qui nous en donne l'exemple. D'où, l'usage des vacances, et cette excellente et symbo-*

lique coutume de lire étendu, l'été, les ouvrages romanesques.

Il y a plusieurs façons de lire, et j'oserai dire : de posséder les livres, selon qu'on est le premier à les ouvrir ou le dernier ; selon que, novice, on ignore encore leurs formes, leur couleur, leur grain, ou qu'on le connaît tout cela déjà. Vous pensez bien qu'en ce dernier cas certaines nonchalances sont permises. Je me souciais moins d'admirer la Princesse que de laisser à son côté reposer mon esprit. Même, je ne tardai pas à la quitter des yeux pour errer du regard à travers la prairie et elle m'en tint si peu rigueur qu'à chacun de mes retours elle se révéla mieux. Emulation ? Pas du tout. D'elle à la prairie nulle jalousie. Au contraire, elles unissaient leurs charmes, pour, ensemble, exhausser mieux et plus mollement ma pensée.

Nous passâmes ainsi la matinée, puis l'après-midi, puis le soir. Pas une fois je ne regardai ma montre. A quoi bon? Ce n'étaient pas les heures (invention d'horlogers) qui passaient, mais la journée toute entière, une et continue qui se déroulait sous nos yeux, autour de nous et dans nos âmes. Les couleurs du matin, de l'après-midi, du crépuscule, ne se succédaient pas; elles se fondaient l'une dans l'autre. Ainsi les chapitres. Ainsi mes pensées. Les relèves se faisaient sans bruit. Rien dans le travail de mon esprit, de cette mécanique d'association (invention de psychologues) qui permet l'artifice et qui grince toujours un peu. Dans les choses, dans ce livre, en moi, tout fonctionnait avec naturel et pourtant sans désordre.

Harmonieuse répartition de l'ombre et de la clarté, des chants et des parfums, de l'ordre et de la nonchalance. Je ne me croyais plus seul, je ne trouvais plus ma tache aride Je sentais mes œuvres à venir se composer d'elles-mêmes dans mon cerveau, à grands pans de nuit et de lumière, larges intermittences de silence et de musique. Elles aussi

je les entendais respirer déjà. Ah! ce qui existe ordonné en moi, pourquoi voulez-vous que je le décompose? C'est le rôle des rats et des vers.

Il y a des régimes d'ordre qui exilent la liberté. Vous ne pouvez en dire autant de celui qui règne dans un jardin, dans ce livre, et puissè-je dire: en moi. Enhardi par tant de permissions reçues d'une personne qui passe pour sévère,, je n'avais pas tardé à .croiser mes jambes et à dégraffer mon pyjama. Madame de Clèves ne s'en formalisa point. Que de fois m'avez-vous dit que vous la trouviez collet-monté; que cette constante mesure, ce langage châtié jusqu'en ses emportements; ce côté Cornélien (quel aveuglement dans l'antipathie!) vous empêcheraient toujours de l'aimer; et que si vous aviez été le Duc de Nemours vous auriez bien su faire sauter tout ça... — Quel dommage, et combien l'impatience limite vos jugements! Relisez ce livre, ou Phèdre, *ou telle autre œuvre strictement ordonnée, obéissant aux lois d'un genre ou à défaut les innovant (n'est-ce pas le cas du roman dont nous parlons?) relisez-le étendu dans une chaise-longue, dehors, par une journée pure; et vous comprendrez quelle intimité permet d'atteindre cette sévérité formelle qui ne vous semble que compassée. La prairie que je néglige est jaune et maigre; on n'y voit que des sauterelles. Mais celle que je soigne est abondante et de couleurs vives; les fleurs y pullulent; des essaims d'insectes jouent sur ses flots, faisant entendre un chant si harmonieux qu'on ne sait d'où il vient. Pourtant, cette prairie se trouve dans un jardin; une allée ratissée l'entoure; des arbres civilisés en sont les pôles: un cèdre aux ramures bleues, un platane, deux magnolias aux feuilles de caramel où sont nichées des colombes qui sont des fleurs. Est-elle moins vivante pour cela? Ni les insectes, ni les papillons, pas une des bestioles innombrables qui l'habitent et dont j'ignore les noms, ne seraient*

de cet avis. D'ailleurs, ne suffirait-il pas que je me couche dans l'herbe et m'endorme, la Princesse de Clèves *sur le ventre, pour que j'aie l'air d'un sauvage ? C'est ce qui m'est arrivé vers le soir, et vous-même vous y seriez trompé. Qu'est-ce que tu bouquines? auriez-vous dit;* Suzanne et le Pacifique ?

N'induisez rien du fait que je me suis endormi au milieu de ma lecture. Il a fallu que l'âme très chaste de Mme de Clèves et les odeurs sensuelles de la prairie se soient bien confondues au-dessus de ma tête. C'est le châtiment des héroïnes vertueuses d'être vouées plus tard aux indiscrétions des lecteurs, impures mille fois plus que ces caresses qu'elles refusèrent. Pauvres femmes : même les discussions des jeunes gens ne leur sont pas épargnées ! Mais c'est aussi le gage le plus humain de leur secrète et terrible ferveur. Peut-être celle que le Duc de Nemours ne put fléchir me pardonnerait mon impudence, si, en vous l'ayant montrée couchée dans l'herbe, j'avais su vous rendre un peu plus sage.

Croyez en mon affection.

Gabriel d'AUBARÈDE.



Sur la Place

Pour Philippe et Jean Neel.

Le coq de l'Eglise repliait ses ailes de cuivre sous un ciel bas, que la cime des sapins rayait comme une herse. Toute mon enfance, tout ce qui avait été jeune en moi, s'éveillait. Toujours de cette petite fenêtre sur la place j'avais comme un agent de l'espionnage quotidien essayé de surprendre, la vie de quelques âmes paysannes, sans jamais y avoir compris quelque chose. Toutes ces démarches lourdes — comme celles des vieux marins en retraite — promenaient derrière elles ou devant elles, une ombre épaisse, difforme et vacillante.

Les chevaux passaient seuls, comme des épures de l'habitude, le licou nonchalamment noué au sommet du collier.



O mon village, là-bas où dorment tous les miens, dans ce tombeau puéril qui semble une chromolithographie de la pierre tombale de Sainte-Hélène. Mon village, où le petit Clignon, transmet, les battements de l'aube du du moulin d'Heurteville, à celle du moulin de Gandelu.

Là ou tous chiens sont féroces et doux, où toutes les vaches sont luisantes et repues de foin.

Une émotion infinie m'étreint à ton seuil, lorsqu'un peu de vent m'apporte tout le parfum des peupliers des genets et des fraises sauvages. Chaque fois que je

regarde les ruines de ton vieux chateau, usé par les hivers, rongé par les clématites, j'évoque dans un paysage neuf les gestes d'Anne de Montmorency qui venait y oublier la fièvre des batailles.

Tout est neuf pour moi, là-bas. Tous ces sentiers où l'herbe fouette les genoux, ces petits bois aux noisetiers flexibles, ce ciel où les pies semblent des morceauxde damiers déchirés.

Et cette place, cette place, pivot des quatre routes qui se prolongent vers le monde comme un enfant écartelé.

Cette place, dominée par un affreux monument aux morts où je lis le nom de mon père, cette place où la musique joue la Marseillaise au 14 juillet avec ses trombones graves, et ses clarinettes aigres.

Je ne verrais plus, car elle est morte, cette maman Sconin, qui devait descendre de Jean Racine depuis le temps que je lui faisais croire.

Gandelu, à cheval entre Château-Thierry et la Ferté Milon, à égale distance de la Fontaine et de Britannicus!

J'aime ton calme reposant, tes petites intrigues villageoises, ces querelles ridicules, qui prêtent à tes jours, je ne sais quelle vie puérile de cité enfant.

Les gamins passent vers l'école, comme moi-même jadis je passais.

J'apprends les morts et les mariages, tout d'un coup comme le cours des changes, et des déchirements se font en moi de tout ce passé que chaque cérémonie mord à pleine dents.

Je ne puis m'arracher de toi, pays perdu entre tes aulnes moites, et les champs de blés moirés. Je suis là, prisonnier de moi-même, j'ai des menottes au cœur qui me lient à chaque maison, à chaque sourire échangé au profil de toutes ces vieilles femmes courbées, qui auront des cercueils à peine plus grands qu'une boîte de poupée.

Charme des lignes simples et graves douceurs des ruisseaux profonds de toute la hauteur des arbres qui s'y reflètent.

Tout, depuis le placard de tôle ou un *Merci* baille dans un pneu, jusqu'à cette fontaine vive où nage un cresson bleu, tout m'attire, me retient, me hante, me réjouit et m'attriste.

N'est-ce pas Tranchard le cordonnier qui passe, ces moustaches épaisses, le tablier lourd qui bat ses jambes, et le curé, le vieil abbé maigre et rapé, les lèvres sèches de confessions banales, et les bras raides qui manient le ciboire comme un faux.

Et toi vieille église qui bat les heures avec fantaisie, église ou tour à tour j'ai prié avec la ferveur de mes quinze ans, et où j'ai joué sur un harmonium emphysémateux des refrains profanes et sautillants.

Maisons où des trous d'obus font des ouvertures, dont se contentent les pigeons, et où poussent des giroflées inaccessibles.

Et toi, route silencieuse qui monte à Prémont en passant près du cimetière, toujours si calme que les morts entendent au soir le cri aigre des perdrix dans les avoines.

Route d'où l'on découvre les calmes vallées vêtues de brume bleue, et ou jadis, durant la guerre on regardait les fusées — fugitives étoiles — monter sur le plateau de Nouvron, lourd de canons et de cadavres.

Et pour tous ces souvenirs je t'aime ô mon village où je retrouve la force d'être homme et la direction exacte de mon destin.

Mille baisers de mon passé frissonnent au feuillage blanc des bouleaux, chaque ronce m'écorcha un peu et la trace de mon sang ne se trouve plus dans les buissons.

Sur le thème de ton horizon, l'on broderait sans doute maint feston de songes délicats.

Mais tout cela, c'est un peu de ma mort à moi dont je parle, de cette mort quotidienne qui vous guette avec les flèches de l'oubli, et où peu à peu, s'évanouit tout ce à quoi l'on tenait le mieux.

Les noms qui m'étaient familiers m'échappent. Je ne suis plus toujours reconnu par ceux, qui, jadis pardonnèrent à mes douze ans, et l'enfant que j'étais est salué du nom de Monsieur.

Et c'est dans ton cadre que je sens combien le temps s'écoule et passe; je dois vieillir, je regarde durant de longues heures, mon visage pour y découvrir une ride mes cheveux que nulle neige n'éclaircit, et pourtant, je me sens vieux, puisque j'ose parler de Ma jeunesse.

Pierre HUMBOURG



Fards pour notre Jeunesse

I

Des femmes ont les yeux bistrés
Et nos rêves s'inclinent
Aux bars de la ville marine
Sous le poids du regret.

Les sirènes que le vent porte
Geignent dans le brouillard.
En vain te passes-tu du fard
Si ta jeunesse est morte.

II

Des trois-mâts italiens dont les voiles sont rousses
Exhalent un parfum de mer et de goudron,
Dans un soleil brumeux qui rend les formes douces
On entend nasiller un vague accordéon.

C'est à l'air frais la frêle fleur des coquillages
Obscurément emplis par des appels marins.
Je songe à des enfants heureuses sur les plages
De vivre dans le vent et sur les sables fins.

Printemps harmonieux des mers, votre cadence
Fera-t-elle fleurir sous la beauté du ciel
Tous les rêves blessés de mon adolescence,
Roses que broderait le givre blanc du sel ?

III

Des femmes puisent aux fontaines
Et les platanes sont rouillés.
L'air est troublé par des sirènes
Ou des odeurs de cuir mouillé.

La platitude des escales.
On voit dans un demi sommeil
Saigner dans la nuit tropicale
Les cicatrices du soleil.

Des matelots rêvent encore
Sur la peluche des sofas
Aux filles brunes de l'aurore
Dans les ruelles de Péra.

IV

Printemps fardés et perles mortes
Des sourires passés,
Mon cœur, le saurez-vous bercer
Au chant des feuilles vertes?

Ni les musiques, ni les vers
Mais retrouver ses lèvres pâles
Et le frisson de ses épaules
Aux plaintes de la mer.

Léon-Gabriel GROS.



Mon voisin vient de mourir.
Ca n'a pas duré longtemps :
On n'a pas pu prévenir
Les amis et les parents.

C'est drôle comme on s'en va vite,
Et sans crier gare et sans prendre garde ;
Nous ne voyons jamais celle qui nous regarde
Et nous invite.

Pour moi qui ne suis pas fort
Je devrais me méfier.
Je n'ai rien fait de mon œuvre encor
Et demain craque sous mes pieds.

Mais que sert de redire
Ce que je sais déjà si bien.
Tant de leçons pouvaient suffire,
Elles n'ont servi de rien.

Ce qu'il faut maintenant
C'est se mettre à l'ouvrage ;
C'est tout de suite prendre courage,
En affirmant :

Mort, anonyme mort de la chambre prochaine,
Toi qui n'auras connu ni l'art, ni la beauté
Je n'entrerai pas nu dans ton morne domaine
Je n'entrerai pas tout dans ton obscurité.

Et comme on entendra dans les conques marines
La voix de cette mer qui les rejettera
Mon cœur hors de la vie et des rades divines
Par le sang de mes vers se renouvellera.

Allons, poète Marcel Gras,
Un peu de modestie
Et puis elle est peut-être là qui t'épie
Parle plus bas, parle très bas.

Marcel GRAS.



Instantanés

A CELLE QUI AIME LES HISTOIRES

Une histoire ? tu me demandes une histoire ! Je ne voudrais rien te refuser puisque nous sommes seuls, couchés sur le sable, loin de nos infortunés camarades. Leurs ombres dansent aux fenêtres de la villa pleine de rires...

Une histoire ? Ce que je pourrais te dire, serait à peine bon à vivre. Tu le sais tout cela... tu l'as lu partout : dans ta chambre, dans les hôtels, dans les trains, tu les a feuilleté ces livres sans gloire. Ta mémoire les sait par cœur, mais ton cœur ne s'en souvient pas.

Il y a des choses, vois-tu, que nous ne pouvons plus raconter. Ordonne moi plutôt de renoncer à toi, de regarder ta bouche sans la prendre, tes jeunes seins sans y toucher. Exige que je sois Tantale ou Saint Antoine, mais ne me force pas à une attitude aussi puérile. J'ai honte de la mer. Tous les amants, depuis des siècles, sont descendus vers elle qui connaît leur manège et se moque d'eux avec la lune, les étoiles et les poissons.

*
* *

CORYDON ARDEBAT...

C'est un adolescent et je l'aime. L'hiver nous nous fuyons sans courage, mais nous avons rendez-vous, chaque été, sur la plage ardente. Dès juillet, nous sommes inséparables. Quand la mer devient violette et que les feuilles ont la jaunisse, nous nous quittons sans rien dire.

Ainsi, varions-nous de l'amitié la plus étroite à l'indifférence la moins explicable, au gré des saisons. Passion délicate que l'intermittence sauve du scandale, amour interdit qui trouve sa punition dans sa fragilité !

Nous jouons ensemble : il m'écoute parler, je le regarde vivre. Mais, nous ne sommes vraiment heureux que lorsque je me tais et qu'il ne bouge plus. A égale distance du mouvement et de la parole, il y a, sur le sable chaud, un endroit où nous nous embrassons quand personne n'y prend garde. Nous avons aussi une émouvante distraction : je prends sa main pour y déchiffrer l'avenir. Je lui prête alors tous mes amours, je lui dénonce toutes mes maladies, sûr de ne pas me tromper d'une scarlatine ou d'une femme.

Lui, s'étonne, incrédule, de cette facile magie, puis, il sourit, avec ma bouche d'autrefois.

Hier, il m'a dit (comme cette jalousie m'a fait plaisir !) : « Pour qui me délaisses-tu, durant la mauvaise saison ? »

J'ai répondu avec cruauté : « Pour des vieillards décorés et susceptibles qui me donnent un peu d'argent. Avec cet argent j'achète du pain, des livres, des billes,

des feux-de-Bengale, des femmes... Mais je ne t'oublie pas, mon ami. Je pense beaucoup à toi, et, chaque soir, en ton honneur, je fais une demi-heure de gymnastique suédoise. »

. . . .

L'hiver prochain, en feuilletant un album de photographies, je rencontrerai mon étrange camarade. Il portera un col chevalière comme les petits garçons de 1906, un béret, une culotte courte. Ma mère se penchera sur mon épaule, surprendra ma contemplation et fera cette réflexion qui me navre d'avance mais que je transcris pour terminer chastement ce petit croquis sentimental : « Comme tu es devenu laid, depuis ta première communion ! »

*
* *

POUR UN JOUR SEULEMENT...

La Comédie Française est à B.-sur-Mer. Andromaque et Pyrrhus ont mangé la bouillabaisse à l'Hôtel des Bains. Oreste et Pylade, après avoir débauché Astyanax, faisaient bande à part ; ils avaient rendez-vous au Café du Commerce.

Et maintenant, sur le quai du part, la tragédie dispute la place au jeu de boules. Spectacle de famille. Les enfants préfèrent aller danser au Casino. Mais ils envoient les parents avec les bonnes applaudir la veuve d'Hector.

Le théâtre classique est vraiment une petite chose charmante, le dimanche après-midi, avec un peu de laurier-rose autour, sur une estrade, en face de la mer. Seuls

les patronages, les pensionnats de demoiselles, et la Comédie Française, savent organiser ainsi les manifestations en tunique grecque. N'y a-t-il pas un louable courage, à confronter en plein soleil, la nature avec l'artifice. D'un côté, c'est la Méditerranée, prête à toutes les concessions pour que réussisse la saison balnéaire, de l'autre, la tradition intransigeante. Le ciel donne raison au rocking-chair contre la chaise curule. Le peignoir de bain l'emporte sur le péplum. La jeunesse fleurette, nage, danse, bouge : c'est la révolte des anges auxquels on a fait croire, durant tout l'hiver, qu'ils n'avaient qu'une tête et des ailes, et qui brusquement, en faisant la cabriole sur la plage, s'aperçoivent qu'ils ont des bras, des jambes, un amour de derrière, sans parler d'autres avantages naturels.

Le vieil Ananké n'impressionne plus personne : il a d'ailleurs fort à faire au baccara et à la boule. Les dieux en disponibilité, se vautrent dans l'eau bleue. au large les îles humaines ; les tritons klacksonnant enlèvent les nymphes en cyclecar ; Ulysse, maniaque de la persécution, brave le Destin en périssoire entre Toulon et La Ciotat.

Bon moment pour jouer du Racine !

....

A la fin du spectacle, un habitant de B.-sur-Mer, qu'avait attiré dans le traquenard le prestige de l'illustre compagnie, me confiait désabusé : « Je me suis rudement rasé... On m'a dit pourtant que la pièce a dépassé la centième à Paris... Ils ne me feront pas croire cela. »

— « Après tout... c'est bien possible ! » répondis-je assez lâchement.

*
* *

CHILI-BOM-BOM.

Tout un hiver de Paris tourne sous l'aiguille dure du gramophone... tout un hiver, avec cette musique lourde, pour moi, de souvenirs.

Je trahis ta confiance, jeune fille, lorsque je te serre mieux, sous prétexte de régler ta danse. Si tu savais à quel passé je mêle ton corps, quand les nègres chantent en anglais au fond de la boîte nasillarde.

Ce sont des rues fardées pour le soir, des hôtels avec des noms de cigarettes, des femmes sans nom et des chairs sans âme, toutes au plaisir dans les lits étroits de la rue Blanche, entre l'armoire à glace et le bidet.

Glisse ta robe simple, fillette, avec ses fleurs imprimées pour s'épanouir au soleil salubre des plages ; glisse, la chemise aussi : te voilà toute nue entre tes bras un peu grêles. Le sais-tu, que, par ma faute, tu es avec les garçons perdus, les matrones et les filles de joie, que tu titubes sur des trottoirs, que tu te roules dans des draps souillés, tant que tourne le disque.

Ton père a monté la manivelle, ta mère nous regarde : j'ai des scrupules....

Mais soudain, tes yeux me fixent... Tu as compris, tu sais tout, tu consens, n'est-ce pas, petite garce.....

Charles BRUN.



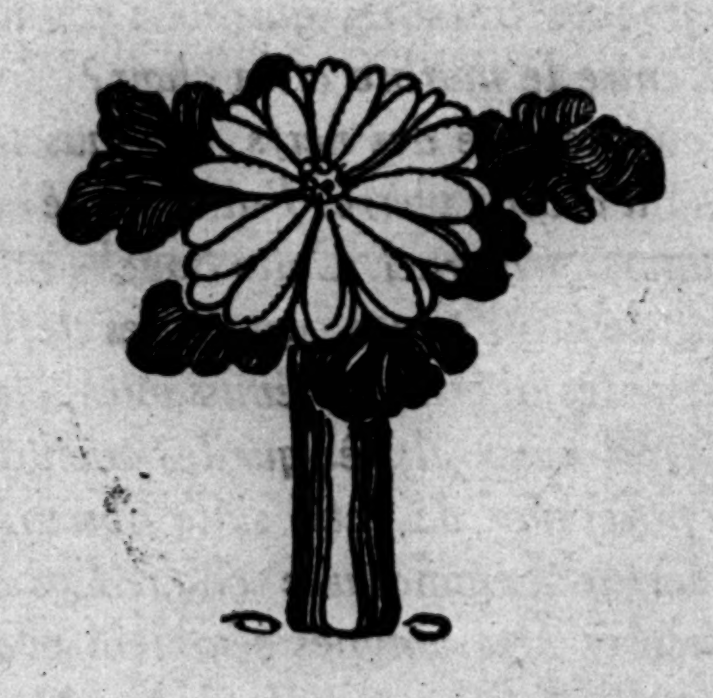
Méditation sur une tête d'Apollon

Je tiens entre mes mains ta tête étroite et dure. Quelle curiosité me pousse soudain à interroger tes yeux, ton front, ta bouche? Pourquoi ai-je tenté de demander à un dieu la solution de l'énigme de l'homme ? Que sais-tu de nous ? Une seule de nos émotions a-t-elle jamais tremblé sur ton visage de marbre ? Dieu, que pourrais-tu nous dire qui valût pour notre âme la parole d'un homme ? Pourquoi, aujourd'hui encore, ai-je retrouvé devant toi cette inquiétude, sombre et secrète comme une eau souterraine? Pourquoi est-ce à toi que je parle aujourd'hui avec les mêmes mots qui me servent à m'interroger moi-même ? J'ai peur à la fois de ton silence et de ta parole. Qu'y a-t-il de commun entre toi, Dieu des âges heureux, et moi, homme des époques troubles, qui nous permette ce dialogue terrible entre le marbre et la chair? Pourquoi ai-je senti tout à coup comme des nerfs, des muscles, des artères me rattachant à cette pierre. J'ai éprouvé soudain pour ce visage un amour fraternel. Cette bouche m'a attiré violemment, d'au delà les temps, ces lèvres déflorées, usées par les siècles, je les ai senties frémissantes, car ta beauté, ô Dieu, a souffert aussi. Après quelles aventures étranges es-tu devenu prisonnier de cette salle obscure ? Ta tête sainte est meurtrie comme une chair. Les acides de la terre, les morsures des vagues semblent avoir rongé la pierre dans laquelle l'artiste a sculpté son rêve, ton visage. Depuis des siècles quelle fut ta vie ? Qu'as-tu vu dans les profondeurs glauques des eaux ou dans les demeures se-

crètes du sol ? Quelles énigmes, pour nous impénétrables, et que, tu as peut-être résolues? De quelles expériences formidables ne reviens-tu pas chargé, voyageur des âges lointains ? Tu n'as plus cette sécurité impassible et dédaigneuse dont l'homme se plaît à douer ses Dieux. Tu es tremblant et inquiet comme nous. Ton visage est palpitant comme le nôtre, tes yeux pleins de doute et d'interrogation, o Dieu, tu reflètes comme un miroir notre âme anxieuse et multiple, notre pauvre âme douloureuse d'homme.

Et c'est pourquoi je me suis incliné vers ta tête divine avec un immense amour, comme devant la présence d'un frère depuis longtemps perdu et retrouvé aujourd'hui, et que j'ai étreint, par delà les siècles, l'âme antique au visage d'énigme, comme le front douloureux et perplexe du Sphinx.

Marcel BRION.



Dans un Salon de Lecture

(Document pour l'histoire littéraire de ce temps)

PERSONNAGES

La vieille demoiselle qui tient registre des prêts
La clientèle.
Moi. (rôle muet).

Après midi, en semaine. Va et vient de spécimens hétéroclites d'abonnés.

Dames de la petite bourgeoisie en majorité.

Une jeune femme à l'œil émerillonné

Mademoiselle, donnez-moi un livre pour homme...

La vieille demoiselle (l'air stupide)

?......

La jeune femme à l'œil émerillonné

C'est pour mon mari. Il me répète toutes les semaines que j'apporte des livres gnangnan. Je voudrais quelque chose... un peu... Enfin... Entre femmes, on se comprend...

La vieille demoiselle (commerçante et désabusée)

Prenez le numéro 233. C'est de Renée Dunan (elle n'osa pas dire le titre à haute voix).

La jeune femme à l'œil émerillonné
(rougissante)

« *La culotte en jersey de soie ?* » Oui, mais je ne voudrais pas tout de même... (avec un soupir). Enfin puisqu'ils aiment ça !...

Une en diamants et fourrures

Mademoiselle, je ne vous fait pas mon compliment. Je vous avais demandé un livre tout nouveau, pour me tenir au courant. Mais votre « *Lewis et Irène* » est incompréhensible. Je ne peux pas tout de même, à mes jeudis, dans mon salon, parler de ça. Donnez-moi cette semaine celui qui... Mais comment s'appelle-t-il ? Enfin, vous savez bien. Il a paru dans le *Petit Echo de la Mode*, l'année dernière. Il y a une histoire d'amour. Vous ne voyez pas ça d'ici. Pourtant, Mademoiselle, vous devez connaître les volumes, de votre bibliothèque, il me semble. Quand on fait du commerce, il faut connaître la marchandise. Si mon mari n'avait pas... etc...

Une jeune fille rieuse.

Maman n'a pas voulu que je lise « *La Robe de Laine* ». Je vous le rapporte (elle rit sans savoir pourquoi).

La vieille demoiselle.

Voulez-vous de la Comtesse de Ségur ?

La jeune fille rieuse (soudain pâle).

Qui est-ce ? ce n'est pas celle qu'on voit dans toutes les cours d'assises, quand il y a des bandits ?

La vieille demoiselle (docte)

Vous devez confondre avec Séverine.

Un professeur de philo.

Mademoiselle, Bergson n'est pas dignement représenté dans votre estimable bibliothèque. Je trouve un seul exemplaire d'une blancheur immaculée, ce qui dispose à d'amères réflexions.....

La vieille demoiselle.

Monsieur. Je me souviens que ce volume fut emporté un soir par un étourdi et rapporté le lendemain matin.

Une mère soupçonneuse

N'avez-vous pas des livres pour jeunes filles de vingt-huit ans ?

La vieille demoiselle (elle récite)

Bourget, Bordeaux, Bazin, Maryan, Ardel et Delly sont recommandables pour jeunes filles de bonne éducation.

La mère soupçonneuse (s'éclairant)

Oui n'est-ce pas ? On est si souvent attrapées. Tenez, j'avais pris un livre de Colette. Je pensais que les femmes... Eh bien, il y a des horreurs. Heureusement je l'avais lu la première. C'est effrayant ? Quelles mœurs ? Dans quelle époque vivons-nous ? De mon temps... (Autres banalités courantes).

Un collégien (d'une voix sourde)

Vous avez pas « Gamiani » ?

La vieille demoiselle
(pimbêche et protectrice)

Non, voulez-vous « Mathias Sandorff » ?

Un lampiste du chemin de fer

Je voudrais « Le vieux marcheur ». C'est bien ça qui se passe dans le grand monde ?

Une vieille toute simple

Moi ça m'est égal. Mais je veux qu'il soit épais. C'est pour passer mon dimanche. Je m'asseois près de la fenêtre, les pieds sur la chaufferette. Je lève le rideau pour voir passer le monde. Mais dans mon quartier ils sont tous au Café. Alors je lis. On m'a dit que « *Vierge et martyre* » c'est passionnant. Oui là dedans qu'il a une midinette enlevée par le comte de Mordeuil. Vous ne vous rappelez pas, mademoiselle ?

La vieille demoiselle (détachée)

On finit par confondre...

Une midinette aux cheveux coupés

L'« Atlantide », Mademoiselle ?

La vieille demoiselle

(récitant pour la centième fois)

En lecture.

La midinette aux cheveux coupés

Zut ! C'est toujours pris ? Alors donnez-moi « Zigomar » (A une copine) C'est à peu près le même genre.

Un soldat bleu horizon (nigaud)

Y a mon lieutenant qui m'envoie demander si vous avez pas « L'inducation sescuelle » par Montespan ?

La vieille demoiselle (un pli d'amertume)

« L'éducation sexuelle » de Marestan. Nous ne tenons pas ce genre d'ouvrages.

Un petit fat à sous pieds.

« Choléra » de Delteil siouplait ? « Le Potomak » de Jean Cocteau — non plus ? — Regrettable — Tenez donc pas le moderne ? Regrettable — Regrettable (après réflexion) passez-moi donc « La Laitière de Montfermeil ».

Un connaisseur (à un autre)

Prends « Salambô ». Ça se passe dans un couvent au pays basque. Y a des joueurs de pelote. Y pelotent une nonne. Voui, mon vieux, c'est roulant. A moins que ce soye dans « Le Crime du Bouif ». (hésitant) Oh ! on s'en f..... hein ? Prends le premier venu : on en aura toujours pour ses cinp sous.

Une mère sentencieuse

Moi, je vais directement à la fin. Si le dénouement me plait, je te lis tout. Mais on est bien obligée de sauter des pages, n'est-ce pas ? Quand les descriptions sont trop longues. A ma fille je fais des accolades pour les passages à sauter. J'ai pris l'habitude : je lis en mangeant.

Une autre genre concierge

Moi, c'est pour m'endormir. C'est curieux hein. J'ouvre une page, la première venue. Crac ! ça y est ! je ferme les yeux. Une seule fois j'ai veillé jusqu'à minuit. Je lisais « *La honte d'être mère* ». Ah ! mais ça c'est terrible. Il y un crime dégoutant. (Affirmative et péremptoire). C'est des choses qui arrivent, allez !... (elle énumère les détails).

Un jeune homme vaguement employé de commerce
(à un autre)

« *Madame ne veut pas d'enfants* » par Clément Vautel. Ca doit être salé, hein (tout ce qu'il y a de plus insignifiant). Sûrement. Ce Clément Vautel est de l'Académie Française. On a étouffé l'affaire. Mais ça valait dix ans de prison. Enfin c'est un chef-d'œuvre.

Trois où quatre à la fois

Donnez-moi le prix Goncourt. Il faut se tenir au courant. On dit que c'est très bien. ça rapporte cent mille francs à l'auteur. Malheureusement c'est toujours un inconnu. Je me méfie. On s'est fait prendre avec « *Batoula* », (etc... etc... etc...).

Un quidam ascétique

Avez-vous des livres de vers ?

La vieille demoiselle

Non Monsieur. Notre maison perdait trop sur cette marchandise. Cami ou Colette Yver se vendent mieux.

Un monsieur important

Je n'ai pu aller jusqu'au bout des « *Martyrs* » de Châteaubriand. Je préfère sa « *Brière* ».

Une huluberlue de vingt ans

Mademoiselle donnez-moi un bien joli, avec beaucoup de pages : il faut qu'il dure tout mon dimanche. Le « *Juif errant* » ? Oui, je veux bien. Les romans nouveaux sont trop courts. Ah ! ne me demandez pas le

nom d'auteur : je ne le lis jamais. Et puis, il faut que ça finisse bien : sinon ce n'est pas la peine. Quand j'ai lu le « *Roman d'un jeune homme pauvre* » je pleurais comme une Madeleine.....

Un fou

Avez-vous, Mademoiselle, de l'André Gide ? (signe de dénégation) de l'André Suarès ? (signe de dénégation) du Marcel Schwol ? (signe de dénégation) de l'Han Ryner ? (signe de dénégation) du Rémy de Gourmont ? (signe de dénégation impatienté).

La vieille demoiselle

Monsieur, notre bibliothèque comprend les auteurs connus. Voulez-vous Félicien Champsaur ? Victor Margueritte ? Conan Doyle ? Maurice Leblanc ? Gaston Leroux ? Je suis désolée, vraiment. Il faut aller à la bibliothèque de la ville...

Le fou

Ces écrivains sont inconnus dans les rayons municipaux. Mais il y a Octave Feuillet, Legouvé, François Ponsard et Monsieur Gustave Larroumet. Alors, Mademoiselle, vous ne tenez que les livres à la portée du « Français moyen » comme dit Herriot...

La vieille demoiselle

Il ne faut effaroucher personne, Monsieur. La littérature est, avant tout un commerce...

(La séance continue).

HENRY MALOT.

Les Livres

TENTATIVE DE SOLITUDE

par Jean Prévost (éditions de la N. R. F.)

Cette tentative de solitude est une tentative d'évasion.

Emouvant drame intérieur joué aux lisières de la folie dans un esprit avide de libération. Guidé par l'espoir forcené d'une épuration totale de l'esprit un « individu » s'acharne en lui-même à une élimination de tout ce qui est matière.

Deux parties : l'élaboration d'une méthode puis son application.

La méthode elle-même se divise en deux parts : les négations, puis la construction.

C'est au cours d'une marche sur une route d'hiver que l'esprit éprouve le premier besoin des destructions nécessaires.

Il commence par rejeter les liens de la famille, de la société, par maudire les nécessités de classification qui entravent son goût de la « disponibilité ».

Puis il se cherche un but. Ce ne serait ni l'or, ni la gloire, ni même — ô Dieu — de pouvoir régler les plus vertigineux élancements de l'orbite céleste.

Ni l'amour. Ni d'engendrer.

Tous ces buts lui sont extérieurs et c'est en lui qu'il recherche son principe et sa fin. Il se propose alors une élimination de la déformante pensée d'autrui et rejette donc les hommes et leurs livres (1).

Aussi bien les choses.

Il compte ainsi parvenir à un isolement parfait. Mais pour cela

---

(1) A signaler particulièrement l'anathème jeté aux faux « cultivateurs du Moi ».

il lui faut procéder à une double élimination : celle des préjugés ou habitudes, celle des sensations.

S'attaquant d'abord aux habitudes, il commence par dénoncer les trahisons et les défaillances du langage et en vient à y rechercher un remède dans l'accord au mot d'une valeur particulière (2), puis un refuge dans la comparaison.

C'est alors qu'il se heurte aux lois de la raison qu'il ne parvient pas à réadapter à ses besoins particuliers. Il éprouve l'insuffisance de la logique « cette combinatoire qui ne sert qu'à maintenir constante la quantité d'erreurs à l'intérieur d'un système clos ».

Il devine la confusion qui se produit entre l'évidence intérieure et les perceptions des sens, puis il envisage l'élimination des sensations, car il se reconnaît impuissant à discriminer en elles ce qui participe de lui et ce qui participe du monde.

Elimination difficile. Des yeux, des oreilles, passe encore ; mais comme elles sont tenaces, si vagues dans leur ampleur, ces sensations du corps mal localisées et qui distraient la pensée intérieure.

La seule solution, c'est l'éloignement de tout acte. Plus rien de matériel. Il envisage alors une impossible amélioration de l'esprit, puis, plus simplement, un usage direct de l'esprit, son emploi à une méthode de division.

La méthode est ainsi bien définie ; il ne lui reste plus qu'à l'appliquer. Le voici prêt pour la grande aventure, cette découverte de la raison nue, et pour laquelle il doit livrer une véritable bataille contre le retour des préjugés, contre l'assaut des sensations.

Il s'attaque au concept de l'espace, mais ne parvient à le réaliser qu'à l'aide de suggestions matérielles. Premier échec.

Puis au concept de durée. Mais il ne peut parvenir à une division et à une mesure qu'à l'aide d'objets extérieurs, et grâce au secours de ces compteurs de temps que sont les battements du cœur ou le jeu des artères. Essai stérile d'élimination du temps : deuxième échec.

La tentative ne lui laisse que la connaissance d'un objet *isolé*, sans rien lui révéler de son essence pure.

---

(2) A comparer avec le glossaire publié par *Michel Leiris* dans le dernier numéro de la « *Révolution Surréaliste* ».

Alors il voit que l'esprit même ne peut se définir qu'à l'aide de ces relations qu'il voulait supprimer.

Rien à l'intérieur, sinon le reflet du monde extérieur.

Prévost, pour terminer, nous prévient qu'il s'agissait d'un fou et qu'il n'a pas su résister, au dernier chapitre, pour se débarrasser de lui, à la tentation de l'écraser sous un train.

Il y aurait, sans doute, beaucoup à dire là-dessus et l'on trouverait aisément une autre fin — moins gratuite — à cette surhumaine tentative.

Certains s'amuseront à rechercher dans ce livre *Descartes* via *Valéry* ; Moi, je me contente de proclamer en public le profond plaisir que j'ai pris, tout un jour, à suivre d'étape en étape cette rêverie tourmentée.

André GAILLARD.



Les Poètes

MARCEL ORMOY (numéro spécial des « Facettes »).

PHILIPPE CHABANEIX « Couleur du temps perdu ». (Les amis d'Edouard).

PIERRE CAMO « Treize romances barbaresques » (Les amis d'Edouard).

ANTOINE CHOLLIER « Poèmes en dents de scie » (Chiberre).
« *ANTHOLOGIE DE LA POESIE NOUVELLE* » (Simon Kra).

JEAN COCTEAU « *Poésie* » (1916-1923). (Nouvelle revue française).

Tous les amateurs de poèmes connaissent bien *Marcel Ormoy* dont les images sont toujours nuancées et la musique délicate. Cet élégiaque parfois un peu raffiné possède mieux que la beauté ayant découvert le charme changeant. Expression subtile de sentiments tendres mais sans fadeur, harmonie très souple, les vers de *Marcel Ormoy* m'ont toujours fait songer à ces allées de parcs en automne où monte, mêlé aux aromes des pétales, le parfum de la terre humide. Mais pourquoi ne retrouvons-nous pas dans les pages que nous présentent les « Facettes » les poèmes les plus caractéristiques de cet auteur ? Un certain souci de marquer les étapes de l'évolution de ce poète a contribuué sans doute à réduire à quelques rares fragments la partie la plus récente de l'œuvre. C'est très regrettable, car un nouvel *Ormoy* s'y révèle qui à la pureté d'une forme classique sait joindre quelque chose du tourment contemporain.

Printemps mouillé, désir des jeunes filles, fleur
D'un amour caressé, vieille robe couleur
Du temps jadis...

A un tel prélude qui ne devinerait *Chabaneix* votre sourire tant aimé ? Couleur du temps perdu L'onde léthéenne possède-t-elle cette nuance ? Non, poète, mais plutôt votre lavis pâle, ou le fard léger de quelque petite fille de Bullier. Mais, hélas, les orchestres blancs ou nègres en vain font résonner leurs cuivres si votre délicate jeunesse ne se retrouve plus, dompteur des colombes et des roses. La nostalgie marine des départs s'empare de vous :

Le triste chant des matelots
S'étire dans la brise
Et les étoiles sur les flots
Tremblent. Un cœur se brise.

Mais où sont les tendres amies dont l'amour vous brûla en quelque ciné des boulevards, et celles qui charmèrent vos quatre saisons aux bars des plages à la mode où des danses fausses insultent à la plainte de la mer ? Est-ce en songeant à Marseille qu'il vous advient de vous souvenir d'Irène, rencontrée peut-être devant les embarcadères des grandes lignes par *Louis Brauquier* ou *André Gaillard* ?

En ton printemps si belle, Irène aux cheveux courts,
Enfant déjà promise à d'impures amours,
Dans cet hôtel du port où couchait la marine
Que n'ai-je caressé ta naissante poitrine
Et bercé contre toi, ne fut-ce qu'un moment,
Mes plus secrets désirs et mon plus cher tourment.

Vos accents nous charment encore, mais que seront vos « Parenthèses ? » Vos amis se le demandent avec angoisse, car enfin à toujours chanter nos petites camarades on court quelque risque de devenir comme elles-mêmes. Circé ne change plus en bête mais en grelot. Et d'ailleurs, *Philippe*, bien que la rose et le laurier saignent encore votre front, n'oubliez pas que depuis les dernières toiles cubistes les guitares sont à jamais mortes.

De façon heureuse, *Pierre Camo* se renouvelle en ces poèmes parfumés de l'Islam africain où subsiste la voix lointaine de la mer. De son Roussillon chanté jadis en des stances d'une pureté racinienne, *Camo*, formé par Théophile et Tristan, évoque les

Baléares. Patrios sous les orangers, vasques bleuies de lune, et sultanes étendues dans l'harmonie des Guzlas.

On ne reverra plus sur la verte terrasse,
A l'heure où le soleil se couche sur la neige,
La princesse à la fleur de la jeunesse et de la grâce
Arriver, avec les négresses en cortège...

C'est tout le charme des côtes barbaresques si proches de nous, les chansons anciennes que devait murmurer Lola de Valence, l'écroulement des fruits d'or dans les felouques aux ports mayorquins, les lourds créneaux des forteresses marocaines d'où les cigognes sacrées s'envolent vers les montagnes rouges. Tous les lettrés de Provence et de Septimanie aimeront ces romances où se trouve enclose la beauté toujours vivante, faite de la pureté grecque et de l'ardeur sarrazine, qui caractérise la Méditerranée Occidentale.

De la douleur maladive mais sincère ; physique et par là plus poignante, voilà ce qu'exprime en vers âpres et tourmentés le livre de *Chollier. Poèmes en dents de scie.* Le titre à lui seul dit ce que l'œuvre veut signifier. Beauté âcre de la vie qui lancine et torture le cœur du poète dont les sens ne peuvent participer au charme des choses. Trop vrai, tout cela est au-dessus de l'art. Cette amertume n'est pas cependant sans une certaine beauté poignante. Lisez, par exemple, les vers adressés à Colette : Printemps triste, printemps malade... Parfois quelques tics symbolistes que ne justifie pas la préface de *Tancrède de Visan.* Des poèmes bien que récents semblent anciens. Cet homme qui souffre n'a pas le loisir de se vêtir à la mode. Le plus souvent ça vaut mieux.

Voici un livre qui a provoqué dans tous les camps une véritable levée de boucliers. Mais quelle anthologie ne se prête à la critique ? A celle là du moins on ne peut reprocher les prétentions baroques de certains poèmes. L'auteur anonyme qui sélectionna ces fleurs parfois artificielles a pris garde de nous avertir Tout ne fait pas figure de chef-d'œuvre dans ce recueil mais tout prétend constituer un témoignage de l'état d'esprit réputé moderne. Etat qui ne se peut définir que par ce qui n'est pas lui. Voilà pourquoi, dans cette anthologie vous ne trouverez ni *Henri de Régnier*, ni la *Comtesse de Noailles ;* d'autres encore, imprimés pourtant sur Lafuma et dégustés par nos petites amies entre

le tennis et le fox-blue. Il n'y a de moderne... mais je ne dirais que des choses vagues. La jeune poésie se ramène peut être à la foule et à l'inconscient. Mais alors je m'étonne de trouver *Valéry* et de chercher en vain *Vildrac*.

En ce qui concerne les précurseurs du mouvement moderne on nous propose naturellement *Baudelaire* et *Rimbaud*. D'accord, mais pourquoi oubliez-vous *Gérard de Nerval ?* Pour ma part « Antéros » ou « Le réveil en voiture » me semblent d'une actualité persistante. On a fait place à *Lautréamont*, mais les passages sont bien mal choisis. Nous retrouvons le *Maeterlinck* des « Serres Chaudes », *Jammes*, dont le charme n'a pas vieilli, *Claudel*, *Pégny*, d'autres encore dont il siérait mal de parler en quelques lignes. Tous les unanimistes, sauf *Vildrac*, ce qui est effarant. Les fantaisistes aussi, mais je n'explique pas l'absence de *Chabaneix* d'autant plus qu'on a accepté *Gabory*.

On relira toujours avec volupté quelques poèmes de *Gide*, mais pourquoi est-on allé dénicher des vers dans les romans de *Giraudoux ?* Les évocations internationales de *Valéry-Larbaud* ont toujours le même charme triste comme ces départs dans la brume aux gares des grandes villes. Nous voici enfin devant la poésie véritablement nouvelle. Au seuil du temple, *Apollinaire :* Il n'est pas à l'heure présente un seul jeune poète qui ne lui doive quelque chose ; de lui nous retrouvons ses chefs-d'œuvre, « L'émigrant de Sandor Read », « Zone », « Le Larron », tous poèmes qui lorsque nous les découvrîmes en notre adolescence étincelèrent comme un nouveau monde. Puis l'étonnant *Max Jacob* dont on ne saurait assez louer la richesse de sensation et la verdeur du langage ; *Salmon*, et son fabuleux « Prikaz », éclosion d'une apocalypse dans la neige. *Pierre Reverdy* qui pourrait bien être le plus grand poète du temps. D'autres noms bien connus : *De Montherlant*, *Drieu La Rochelle*, *Jules Supervielle*, *Léon-Paul Fargue*, *Paul Morand* et *Blaise Cendrars*. Il faudrait une étude pour chacun d'eux. Mais, hélas, pourquoi encombrer ces pages de poèmes qui ne sont que des caricatures de l'Avant-Garde, des alignements sans aucune valeur d'*Ivan Goll* ou même de *Tristan Tzara ;* pourquoi aussi la bande de l' « Œuf dur » ? Est-ce pour la gloire de *Francis Gérard* ou de *Mathias Lubeck* que vous êtes morts de l'angoisse présente, *Jacques Vaché*, ou vous, ombre à jamais délicate de *Radiguet ?* Il y a même d'abondants extraits de *M. Cocteau*. C'est là précisément qu'une crise a dû se produire dans l'histoire de la composition de cette anthologie. Nous rencontrons certes avec un rare plaisir, *Philippe*

Soupault, ce chevalier épris de quelle princesse au bois dormant et qui a entrepris d'occire le monstre littérateur. Puis après le poète de la « Rose des Vents », un grand trou devant lequel s'est arrêté le collectionneur de Kra. Il y a pourtant d'autres météores dans l'ombre ne serait-ce que *Paul Eluard*. Si effarant que cela pût paraître on a oublié *Eluard:* c'est purement et simplement renversant. Aucun de ces vrais poètes épris d'inconnu et de nouveau, de ces jeunes gens que le grand vent du mystère vient flageller au cœur, pas un d'entre eux qui, tourmentés par le nouveau mal du siècle, ne savent si l'expression de leur angoisse est possible, ne figure dans cette anthologie. Voilà pourquoi nous ne pouvons retrouver ni votre mâle rudesse, *Aragon*, ni votre prestigieuse imagerie de formes changeantes, *André Breton*, ni *Robert Desnos*, vos paysages crépusculaires de l'âme. Je signale entre autres omissions, celles de *Benjamin Péret* et de *Jacques Baron*. J'avoue ne pas comprendre cette abstention des surréalistes, *Soupault* excepté, d'autant plus que tous sont édités chez *Kra*. Comme ce n'est pas une question de boutique, je suis dans l'indécision la plus absolue. Il me semble que l'auteur anonyme de cette anthologie nous doit la vérité sur ces inexplicables lacunes. En définitive, bien que très intéressant, le recueil ainsi mutilé est à refaire.

« Poésie » de *Jean Cocteau* ou le poncif d'avant-garde à la portée de tous, *Morand* a déjà vulgarisé la prose, *Cocteau* avec « Plain Chant » a réalisé ce tour de force de ronsardiser Dada et de dadaïser *Ronsard* pour la plus grande joie des revues de droite. Maintenant c'est le bouquet : « Le Cap de Bonne Espérance », « Vocabulaire » sous le signe torturé d'*Apollinaire* ou de *Max Jacob* (car avant *Ronsard* tous les poètes cubistes y sont passés) et enfin ce « Plain-Chant », contourné et disgracieux. Jamais une image (c'est d'ailleurs un parti-pris), une désidéalisation absolue (excusez ce mot) : C'est ainsi que la mer est assimilée à du champagne. Tout cela fastidieux au possible et lourd dans les transitions, bref l'idéal pour les snobs et les albums de jeunes filles. J'excepte le « Discours du grand sommeil » où dans quelques passages la vision est prenante et l'émotion profonde. Le clan dit « moderne » excommunie un de ses pontifes ; *Breton* et *Soupault*, fouet en main, chassent le marchand du temple. Au fond *Cocteau* doit être satisfait. Nous lirons bientôt de ses vers dans la « Revue des Deux-Mondes ». Il est vrai qu'il est maudit par l'avant-garde, mais ne l'avait-il pas souhaité dans le « Secret professionnel ? »

Léon-Gabriel Gros.

MEMENTO

GUY DE MONTGAILLARD « *Les heures inquiètes* » André Delpeuch, éditeur).

Des vers qui veulent être profonds, avec beaucoup de mots abstraits. Tout cela au lieu de regarder la vie. L'auteur doit être persuadé que la jeune poésie ne signifie rien et qu'il se trouve dans la grande tradition de clarté et de pensée. Ma foi, je veux bien, mais je ne sais pourquoi je baille.

EMILE PEYREFORT « *Poèmes* » Maison d'édition).

Un amateur sans prétentions, qui sait bien faire le vers français. Quelque peu suranné mais avec charme. Le courant romantisme à peine teinté de symbolisme. Quatre-vingt-dix pour cent des recueils de poèmes sont encore comme s'ils avaient été écrits vers 1875. Le livre de *M .Peyrefort* est de cette veine. Quelques paysages avec naturellement beaucoup d'or et d'argent. Les « Noëls » de la fin, très simples ne sont pas dépourvus de charme. Si l'on n'y parlait pas du Bon Dieu ces vers très honnêtes feraient très bien pour les écoles primaires. Pour ma part je me plairai seulement à y glaner de fragiles notations.

YVAN LENAIN « *La maison dans les arbres* » (La revue sincère).

Une idylle à la *Francis Jammes* très jolie et très fraîche, des vers de jeune homme, libres sans doute, mais qui s'adaptent à la simplicité voulue du sujet. Du sentiment religieux et un goût un peu symboliste peut-être (mais je vois partout cette bête noire) pour les petites villes de province. Attitude sincère en tous cas. C'est un charme pour nous que de retrouver la jeune poésie belge. *Yvan Lenain* deviendra avant peu l'égal du si délicat et toujours délicieux *Noël Ruet*.

L.-G. G...

Les Revues

Ceux qui s'en vont

PIRRE LOUYS

De la N. R. F. ces notes, sur le grand disparu :

Mille détails de cette existence, telle qu'aujourd'hui, elle se révèle, et certaines raisonances de cette œuvre — depuis la louange des Bienheureuses Ténèbres jusqu'aux accents de la *Poëtique* . . dévoilent une unité profonde, très inattendue pour ceux qui s'étaient habitués à ne voir en Pierre Louys qu'un auteur voluptueux et aisément illustre. Non, il n'était pas de la race des écrivains faciles et il n'avait rien à voir avec les gloires officielles et populaires. Son visage authentique se dégage et ceux qui l'ont connu, vont pouvoir dire la vérité qui était en lui.

C'est sur ces quelques pages de la *Poëtique* qu'il faut insister parce qu'elles représentent le mystère et la noblesse de cette étrange vie entrevue, l'originalité étonnante de cette attitude et tous les secrets qui ont déterminé la carrière de Pierre Louys depuis ses retentissants succès, jusqu'à la fin de son orgueilleuse retraite. Là, est la clef de son aventure, le sens profond d'une *Aphrodite* que notre époque peut croire oubliée, mais qui vit éternellement, et surtout la règle et l'examen de tout esprit, quel qu'il soit et quelle que soit le mode qui l'inspire, s'il veut s'élever à la plus haute initiation et à la connaissance de la poésie.

Trop de parrains merveilleux, trop de chers génies fraternels se sont penchés sur Pierre Louys pour que sa gloire ne touche pas la jeunesse de notre temps. Dans sa poignée de mains on renouait la tradition la plus sûre et la plus pure. Je l'ai vu pleurer en se rappelant avoir vu Verlaine jeté à la porte d'un café du boulevard St Michel. Il rapportait les gestes, la voix, les silences de Stéphane Mallarmé. Claude Debussy était

présent auprès de lui. Tout un Olympe régnait dans sa bibliothèque nocturne. On y étouffait à cause de l'excès d'âme qui l'emplissait.

Il est demeuré quinze ans enfermé.

C'est pourquoi l'ami de jeunesse de Paul Valéry n'ignorait rien des ressources du plus obscur de nous-mêmes : « Jamais de plan... Jamais de brouillon... A l'aurore, quand la tâche est faite, comprendre... » Il savait quelle intime collaboration unit ce murmure de notre tréfonds, fait d'harmonies sans timbre, de souvenirs et d'émotions avec la haute mécanique qui se démonte et s'exprime. Et il souriait comme un sorcier lorsqu'il avait découvert la malice, ou la traduction d'un vers, d'une ligne, d'une mesure. Une significative unité embrassait, pour lui, les travaux de tous ceux qu'il aimait, Ronsard, Hokusaï, Laforgue, Rimbaud, Richard Wagner. Nul n'a pénétré comme lui les mensonges et les aveux des créateurs. Ses dernières études, sont l'analyse, la plus fervente de cet absurde miracle qu'est l'acte artistique. De cette audacieuse plongée, il a tiré quelques perles, baroques peut-être, mais de quel orient! Impérissables, en tous cas, comme celle « où dort le souvenir ».

Certes, si l'auteur d'*Aphrodite* et des *Chansons de Bilitis* a eu pleine conscience, en sa dernière heure, de ce qu'il était en ce monde qui allait le perdre, combien justement il a pu s'écrier : « *Qualis artifex pereo !* »

ARISTIDE BRUANT.

Avec celui-ci, c'est toute une époque qui disparait — le Montmartre du Chat Noir, du Mirliton, des larges chapeaux et du foulard rouge, rentre avec lui dans l'histoire.

Dans le *Mercure de France*, M. P. Dufay termine sa remarquable étude sur le chansonnier par ces lignes d'Anatole France.

La langue verte, remarquait Anatole France, est expressive mais faite pour exprimer seulement les pires instincts et pour peindre les plus mauvaises mœurs. A cet effet, elle est incomparable, comme on peut s'en persuader par ces simples vers

que M. Aristide Bruant prête à un personnage dont il est inutile de définir l'état et le caractère :

Alle a pu d' daron, pus d' daronne,
Alle a pu personne,
Alle n'a que moi.
Au lieu d' sout'nir ses père et mère,
A soutient son frère,
Et pis quoi?... (23)

— Pour les étrangers, disait la grande artiste Yvette Guilbert, il représenait, avec Salis, Montmartre. Ce maquillage voulu de sa mise, était compris d'eux; son argot accusait, de plus fortes lignes les dessins de sa pensée généreuse. Il aimait les déchus, comme François d'Assise les lépreux, en toute pitié.

Et c'est en somme un titre à l'affection de la postérité.

*
* *

LES MARGES. — Fagus : *Tradition et poésie.*

LA NOUVELLE REVUE.

LA REVUE EUROPEENNE. — Miguel de Unamuno : *Coucher de soleil.*

L'ANE D'OR.

LE MONDE NOUVEAU.

LA REVUE DE FRANCE.

EUROPE.

ANNALES DE L'ECOLE PALATINE D'AVIGNON.

FEUILLES LIBRES.

LE FLEUVE.

LA REVUE DE PARIS.

LA REVUE JUIVE.

LA ROSE DES VENTS.

La Sculpture

SUR DEUX « MASSES » DE MARBRE ROSE

Le sculpteur est un poète qui change pour l'éternité la figure des images qui tombent sous ses yeux. Son travail de cristallisation semble plus long que le nôtre. Une image pour nous, se réalise presque instantanément. Le sculpteur passe par des états progressifs: de la pate à modeler, à la glaise, de la glaise au platre, du platre irritant au marbre.. Et là vraiment, le travail apporte à l'œuvre, toutes les corrections successives du temps.

Tout l'olympe n'existe que dans le parc de Versailles et les vieux tailleurs de pierres, nous font toujours voir malgré la métaphysique et l'irréalité des symboles, Dieu le Père avec une barbe dont est jaloux M. Tristan-Bernard lui-même, nous ne pouvons rien contre eux. C'est eux, ces tailleurs « d'images » qui lancent dans le futur, la synthèse de notre temps, qui sera dans mille siècles, son image vraie.

Mon ami L. Botinelly est un homme nerveux, sa sculpture sue la santé, et respire la joie. Je ne sais à quel Dieu il emprunta, ce bel équilibre, mais on le sent, son art permet de le toucher, de le caresser.

Au pied de cet escalier de la gare — le nouvel escalier — mon ami traite dans deux masses de marbre rose, deux groupes, qui seront: les colonies d'un Extrême-Orient, et celles d'une très occidentale afrique.

Deux femmes couchées, deux reines, l'une au nez écrasé, l'autre aux yeux bridés. Des enfants — petits pages de couleur — leur offrent à chacune les fruits de leur empire, et le symbole des divinités tropicales.

Je ne pourrais trop décrire ces deux groupes. Ils sont l'un et l'autre de platre en leur actuelle forme. Et la blancheur cynique et dure de la matière précise les traits

de ces Reines, provoquant sous leurs paupières creuses de grands trous d'ombre ou l'on peut imaginer, maint secret non dévoilé.

Botinelly a surtout admirablement rendu le masque synthétique des Races.

Il a sut retrouver les lignes essentielles, donner au front annamite, cet angle bas, comprimé par un ciel sans autre Dieu, que l'Eternel Néant.

La sénégalaise — l'Africaine — a le front bombé, le masque épais, de ceux a qui les bains de soleil donnent le plein épanouissement des fleurs grasses et sans parfum.

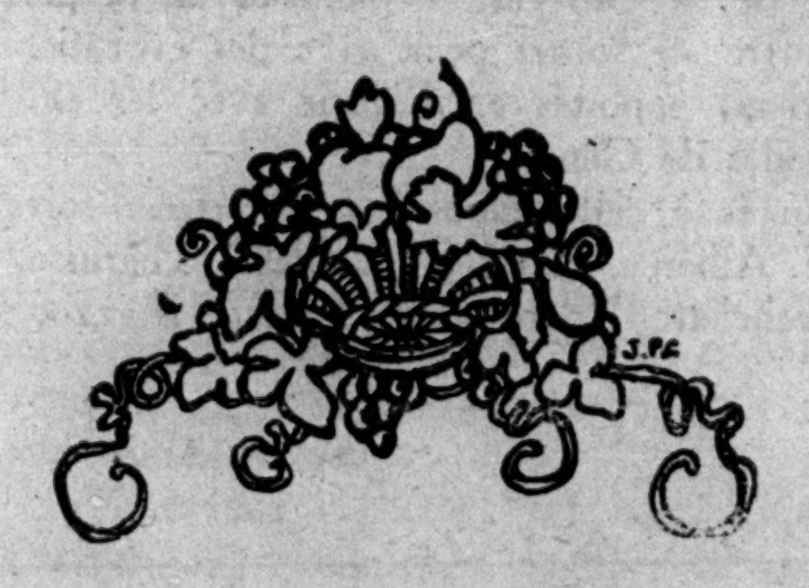
Le marbre donnera à ces figures, le sang qui leur manque.

Comme les rois de légendes égyptiennes, les deux groupes vont sortir de leurs bandelettes, pour s'animer se colorer et demeurer dans le marbre.

Botinelly, sera l'enchanteur de ce conte. Et quel enchanteur celui, qui, la tête au repos, doit jouer puissamment des muscles pour que se réalise la plus subtile des idées.

On entendra son marteau lourd sonner dans l'air léger, et d'heure en heure la naissance du symbole lui donnera cette joie forte, qu'ont les penseurs, façonnant l'âme de leurs disciples à l'image d'un espoir qu'ils portaient en eux......et qui se trouve réalisé.

Pierre HUMBOURG.



Aux Arts Décoratifs

Le stand dédié à la Ligurie ne se trouve pas au grand pavillon Italien qui évoque les lignes sobres et puissantes de l'architecture romaine, mais au Grand Palais.

Les organisateurs : Monsieur Orlando Grosso, Directeur du Bureau des Beaux Arts de Gênes, l'architecte Crosa et le peintre Pierre Dodero plutôt que de s'orienter vers les formes exotiques, ont voulu réaliser un décor de la Ligurie et plus exactement l'atrium d'une villa qui rappelle le caractère rustique des principales industries de la région. Sont à remarquer avant tout, les terres cuites de Albissola, les bois sculptés, les velours, lesquels étant anciens et traditionnels, conservent même aujourd'hui, un charme qui n'admet pas les compromis des imitations des types étrangers.

Dans le vestibule de cette villa Liguréenne, on a repris le motif de l'ancienne « Caminata », qui a survécu au dix-huitième siècle avec les formes moyennageuses légèrement transformées dans l'art paysan. Très traditionnels sont aussi le plafond avec l'effigie de St Georges, le panneau de la porte en bois perforé, le coffre au dossier peint avec des évocations nostalgiques de l'Orient, apportés en Ligurie avec les étoffes imprimées et les voiles de Gênes.

Ont collaborés à cette exposition les artistes suivants de la Ligurie : De Albertis, Messina, Galletti, Giarusso, Falcone, Mazzoni, Micheletti, Rodoconaki, Trucco, Mazzotti, Lucarini Santagata.

La Peinture

EXPOSITION DE TRAVAUX D'ELEVES

S'il est une exposition qui puisse intéresser les amateurs d'Art d'une ville de l'importance de Marseille, c'est bien l'exposition des travaux d'élèves de l'Ecole des Beaux-Arts

Non pas qu'ils y trouvent des merveilles, ni des œuvres d'une originalité excessive, mais ils peuvent y découvrir la directive, le sens, vers lequel les maitres d'aujourd'hui dirigent les maîtres de demain.

Evidemment, il faut faire la part des choses et comprendre que l'enseignement des Beaux-Arts a ses exigences et que si, parmi les travaux primés, certains paraissent plus séduisants, plus vrais que d'autres qui ont obtenu les meilleures récompenses c'est qu'en fin d'année il convient de récompenser le bon élève avant l'artiste.

Ce qui est intéressant à constater, et dont il faut féliciter M. Brémond, Directeur, c'est la lumière qui semble pénétrer à flots dans l'Ecole, sous le prétexte de sujets de concours.

Peut-on trouver quelque chose de plus moderne, que cette femme, vêtue d'un sarrau bleu, un chapeau de paille sur la tête campée dans une violente lumière, près d'un bassin rempli d'eau, quelques pots de fleurs à ses pieds? Certes, tous les candidats n'ont pas tiré de ce sujet le profit qu'aurait pu en tirer les peintres habitués au plein air, et capables de discerner toute la subtilité des tons ensoleillés, jouant sur le modèle. Il faut convenir, cependant que les deux études portant les numéros 8 et 9 ont, malgré quelques gaucheries, obtenu un résultat beaucoup plus qu'honorable.

Quand à l'Académie classique, « le torse d'homme » posant dans l'atelier, elle révèle aussi de bons élèves et fait honneur à l'eclectisme des professeurs étant donné la différence

des tempéraments qui ont pu librement se manifester pendant ce concours.

Voyez cet élève, par exemple, qui s'est aperçu que le dos violemment éclairé du sujet, reflétait le bleu du ciel, que l'on voyait sur sa figure, des quantités de choses qui n'étaient pas le « ton local », mais bien l'image de ce qui se jouait sur les murs de la classe. Il n'y a pas longtemps que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts peuvent se permettre ces audaces révolutionnaires. Certes, les temps sont changés. Il est réconfortant de le constater s'il est difficile d'en saisir la cause.

Evolution fatale? Peut-être.

Influence directoriale ? Vraisemblablement.

Sollicitude et impulsion données par les pouvoirs publics ? Certainement.

J'ai eu beaucoup de plaisir à contempler le concours d'affiches. C'est une forme d'art qui m'intéresse au plus haut point et certainement si je n'avais pas craint pour Fortunio d'être accusé de faire de la publicité en faveur de certains produits j'aurais préféré souvent parler d'affiches rencontrées sur les murs que de certains tableaux dont je vous entretenais sans enthousiasme.

Considérez l'importance que prendra au point de vue urbanisme, pour employer un mot à la mode, l'importance et le développement artistiques de l'affiche. Supposez les murs d'une ville couverts en quantité industrielle de véritables œuvres d'art

Imaginez, que le trop fameux bébé Cadum, par exemple eut été remplacé par une affiche exécutée par un véritable artiste, et qu'à chaque coin de rue, notre œil soit sollicité au nom d'un savon par quelque chose d'agréable? L'aspect entier d'une ville peut en être changé. Il ne manque pas actuellement de maitres de l'affiche (et je reprocherai du reste gentiment aux jeunes élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de ne pas assez l'ignorer), mais le goût du commerçant et de l'industriel n'est pas encore suffisamment affiné, et entre deux projets, il irait presque toujours vers le moins intéressant. Je reprocherai encore aux candidats d'avoir oublié en général cette qualité essentielle de l'affiche: à savoir la violence des tons qui arrête immédiatement l'œil bariolé où les mérites de tel ou tel produit sont hurlés à tous les regards.

Le clou de l'enseignement de notre Ecole des Beaux-Arts c'est incontestablement l'art décoratif. Cela se comprend aisé-

ment. Il y a une question de métier, beaucoup plus importante je crois que pour la peinture proprement dite et les élèves, entre les mains de professeurs qualifiés, apprennent un métier sont des apprentis, plutôt que des élèves, et des apprentis qui font honneur à leurs maitres.

Les projets de grilles en fer forgé, la grille elle-même exécutée entièrement par des Elèves de l'Ecole des Beaux-Arts accuse un résultat extrêmement encourageant et que beaucoup d'autres écoles envieront. Au milieu de la salle, sur une grande table, des nappes et des serviettes exécutées par des élèves, sont recouvertes de services décorés par leurs soins de lignes heureuses et d'originalité incontestable.

N'y aurait-il de progrès que pour cette branche artistique, il faudrait beaucoup s'en réjouir! L'art décoratif doit être à la base de notre enseignement en France et non pas seulement de notre enseignement artistique. L'enseignement de la sculpture ou de la peinture à l'Ecole des Beaux-Arts n'a pas beaucoup d'importance. Si un élève a des yeux, il s'en servira pour regarder envers et contre tous les enseignements. S'il n'en a pas...

Au long des murs, on voit encore des dessins fort honorables mais dont il ne convient pas de parler ici. Patientons, laissons vieillir leurs auteurs.

Une seule exception en faveur de la classe de croquis où quelques « Penseurs » ou « Esclaves » tracés rapidement d'un pinceau ferme, montrent de quelle habileté nos jeunes gens sont déjà capables. Les journaux annoncent aujourd'hui un nouveau succès pour l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille: c'est la proclamation de M. Clamens, un de ses anciens élèves, comme second grand prix de Rome de peinture.

HERREM.



Echos

5

BERNARD SHAW ET LE SIFFLEUR. — A la fin de la première représentation de Saint Joan, comme il est toujours d'usage à Londres, Bernard Shaw vint saluer le public. L'enthousiasme des spectateurs éclatait en applaudissements. Un monsieur toutefois se mit à siffler ; on allait lui faire un mauvais parti, mais Bernard Shaw ayant imposé le silence par un signe de la main, tourné vers le siffleur, dit : « Je suis de votre avis, Monsieur. Tout ceci est complètement idiot. Cependant que voulez-vous que nous fassions nous deux (il ajouta montrant la salle) contre eux tous. »

*
* *

BIBLIOPHILIE. — Dès le mois d'octobre nous donnerons mensuellement une chronique des livres de luxe.

Nous étudions aussi l'organisation d'un service qui nous permettrait d'annoncer aux bibliophiles les tirages de luxe ou réservés des œuvres qui nous paraîtraient devoir les intéresser.

Nous pensons ensuite donner des bibliographies d'auteurs jeunes ou dont les œuvres sont recherchées.

Enfin, nous achevons de créer un office de livres d'occasions entre nos abonnés et lecteurs dont nous expliquerons ultérieurement le fonctionnement.

*
* *

LA VENGEANCE DE KRIEMHILD

Cette dernière partie des Niebelungen achève de nous révéler un art émouvant, absolument neuf qu'aucune autre forme d'art ne peut suppléer. Le cinéma s'est affranchi des influences et des tutelles : il est majeur. Il a cessé d'obéir en aveugle aux magisters littéraires, aux esthéticiens comme aux photographes. Il a fait conscience de ses lois, de ses sources, de son rôle : il lui manquait seulement des cerveaux pour accommoder ces choses, en tirer parti originalement, sans rien devoir qu'aux rythmes dont tout art dépend. Un Fritz Lang a apporté à ce personnage un peu galvaudé qu'est le cinéma la notion de sa grandeur. En même temps il lui a imposé des disciplines, une atmosphère, une orientation qui définissaient son esthétique en l'anoblissant. Jusqu'ici nous crûmes que ce septième art et l'on voit la nuance de dédain de l'épithète, était réaliste, qu'il devait s'appliquer au monde formel, au visible, et voici qu'il s'empare avec autorité de tout l'au delà des sens, de la fastamagorie, de la fiction, de l'univers inconnu où seuls s'aventuraient la musique, et cette poésie qui est un chant.

Dans ce film énorme des Niebelungen c'est une légende que Lang suit pas à pas avec une lucidité de poète. Et désormais tout un monde apparaît derrière ces visions fulgurantes. L'histoire, la préhistoire, le drame des civilisations, les mythes, les épopées vraies ou fictives, tout ce qu'enfanta la pensée et ce qu'elle a du souffrir, pourront monter dans les brunes violentes du magnésium et les palais en carton des studios. Tandis que passaient les cavaliers Huas sur leurs bêtes d'enfer l'écran tremblait,

eut-on dit, sous les migrations des races, sous la descente du Touranien vers les golfes latins. C'étaient la séculaire exode : Gengis, Timour, Bayézid qui faisaient frissonner ce carré de toile apparu grand comme la terre.

*
* *

Les lecteurs des *Cahiers du Sud* en possession des n° 1 et 17 des *Nouvelles Littéraires*, et qui consentiraient à leur cession sont priés de vouloir bien en informer la Direction de la revue.

*
* *

La direction des *Cahiers du Sud* a l'intention de renouveler à l'égard de ses abonnés l'offre d'une prime à choisir entre les meilleurs romans de l'année.

Nous ferons connaître ultérieurement les œuvres soumises au choix de nos lecteurs fidèles ainsi que les modalités de la distribution.

*
* *

C'est avec grand plaisir que nous avons appris les distinctions honorifiques dont MM. Martin et Gaussorgues du *Petit Provençal* ont été l'objet. Nos amis dont chacun sait la courtoisie et le mérite ont été promus dans la Légion d'Honneur. Nous leur adressons nos sincères compliments.

Le Gérant : C. SARNETTE.

Imprimé par MISTRAL, à Cavaillon.